

LES CHEVALIERS DU POIGNARD.

ROMAN EMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

PROLOGUE—LA LÉGENDE.

I.—LA TOUR D'AMONT.

Nous aimons peu les avant-propos et nous nous en abstenons, en thèse générale, avec le plus grand soin.

Cependant quelques lignes d'explications préliminaires nous paraissent ici tout à fait indispensables.

L'étrange aventurier dont nous nous faisons aujourd'hui le chroniqueur n'est point un personnage imaginaire, — sa vie n'est pas un récit de pure invention.

Nous puisons à des sources certaines tous les détails de l'existence bizarre de ce héros funeste, de ce spirituel et terrible bandit dont le nom, jadis aussi populaire que ceux de Cartouche et de Mandrin, est revenu bien souvent dans les naïves légendes avec lesquelles on bercait notre enfance, et qui, aujourd'hui encore, figure avec honneur dans les contes des vieilles villageoises.

Nous empruntons aux chroniques locales les détails à demi fantastiques du prologue et de l'épilogue.

Nous puisons tous le reste dans les immenses documents des archives de la police, mine féconde et encore inexploitée.

Nous n'avons pas, en écrivant ce livre, la prétention, si commune aux romanciers et trop souvent mal justifiée, d'instruire ou de moraliser nos lecteurs.

Nous voulons tout simplement les intéresser et les amuser, si faire se peut.

En arrivant à ce but, nous aurons obtenu un succès qui nous semblera d'autant plus beau qu'il est moins commun.

En l'an de grâce 1710, Etretat ne ressemblait guère à ce qu'il est devenu depuis.

Ce village, situé sur les bords de la mer dans la plus belle partie des côtes de la Normandie, ne se composait alors que de cent cinquante ou deux cents chaumières, bâties en galets, couvertes en chaume, et habitées par des pêcheurs qui vivaient, non point de l'argent produit par leur pêche, mais de leur pêche elle-même.

Sa baie, magnifique et sans rival, formant un amphithéâtre immense borné aux deux extrémités du demi-cercle par des falaises gigantesques percées d'ouvertures naturelles, — arcs de triomphe faits pour des géants et sous lesquels on passe à pied sec quand la marée est basse, — n'attirait encore ni les touristes curieux, ni les peintres épris de grandioses et sauvages magnificences.

Aujourd'hui, lorsque assis sur le galet blanc de la plage, on regarde la mer verte et transparente monter lentement à ses pieds, on voit, à l'extrémité de la baie, du côté droit, une large roche noire qui domine d'une quinzaine de pieds la surface calme de l'eau.

Cette roche semble se relier à la grève par une succession de récifs; nous disons *semble*, car en réalité, si on voulait tenter le passage, on trouverait ces récifs coupés en dix endroits par des courants rapi les et profonds.

A mesure que monte la mer, les récifs sont couverts d'abord, puis la roche, envahie peu à peu par les flots qui lui font une ceinture mouvante, n'apparaît plus que comme une tache noire à la surface de l'eau, et finit par disparaître entièrement.

On sait alors que la marée vient d'atteindre sa plus grande hauteur.

Voilà ce qui se passe quand la mer est parfaitement calme, et quand une houle légère en ride à peine la surface, qui ressemble à un immense tapis de moire d'un vert pâle.

Mais quand le vent souffle nord-ouest, quand les lames arrivent du large avec leur crête blanche et déferlent sur la plage en imitant le bruit du tonnerre; alors la roche d'Amont (c'est ainsi qu'on l'appelle dans le pays) est battue avec acharnement par les vagues qui la heurtent, se brisent contre sa masse inerte et font jaillir au-dessus et autour d'elle un immense panache d'écume.

Vraisemblablement, il y a deux ou trois mille ans, la roche d'Amont dominait la mer, et peut-être sa hauteur ne le cédait-elle en rien à celle des falaises voisines.

Mais le granit, quoiqu'il semble vainqueur dans sa lutte éternelle contre le plus terrible des éléments, subit cependant une destruction progressive et inévitable.

Avec une irrésistible lenteur, la mer use les obstacles qu'elle ne peut briser, et qui oserait affirmer que, dans quelques siècles, les falaises de la Bretagne et de la Normandie n'auront point reculé leurs bornes et subi l'invasion de l'Océan et de la Manche?

Toujours est-il que, il y a cent quarante et quelques années, le niveau de l'eau, même dans les plus hautes marées, lorsque le temps était calme, n'atteignait jamais le plateau de la roche d'Amont.

Sur ce plateau s'élevait, à cette époque, une construction étrange.

C'était en forme de tour, un amoncellement de rocs granitiques, sorte de muraille épaisse, construite sans mortier ni ciment et se soutenant par son propre poids.

Des herbes marines et des coquillages s'attachaient à la base de cette bâtisse grossière et cyclopéenne, qui semblait continuer le rocher sur laquelle elle était assise.

Cette tour avait un rez-de-chaussée et un premier étage.

Quatre ouvertures très étroites, semblables aux meurtrières d'une forteresse et correspondant aux quatre points cardinaux, ne laissaient pénétrer à l'intérieur qu'un jour incertain et insuffisant.

Le toit était formé de poutres massives, recouvertes de larges pierres plates assez pesantes pour que le souffle impétueux de la tempête ne pût pas les ébranler.

A cette époque, les récifs n'avaient pas été, eux non plus, rongés et disjointes par l'action des vagues.

Leur chaîne continue formait un sentier glissant et dangereux, par lequel on pouvait arriver à la tour d'Amont quand la marée était basse.

Le reste du temps, c'est-à-dire dix-huit heures sur vingt-quatre, la roche formait une île.

On ignorait complètement par qui et dans quel but la tour d'Amont avait été construite.

Les vieillards presque centenaires se souvenaient que, dans leur enfance, ils l'avaient toujours vue telle qu'elle était et toujours inhabitée.

Elle jouissait d'une étrange et effrayante renommée.

Les pêcheurs affirmaient que le démon seul, ou tout au moins quelqu'un de ses fondés de pouvoirs, avait été capable de monter et d'entasser les uns sur les autres les blocs rocaillieux qui formaient les murailles, et dont la plupart étaient d'un poids tel que les forces réunies de cent hommes ne seraient point parvenues à les ébranler.

Or, il avait fallu non-seulement soulever ces blocs, mais encore les équilibrer et les mettre en place sur une étroite plateforme où l'espace manquait pour installer des grues, des chèvres à poulies et autres machines, inconnues d'ailleurs dans le pays.

Donc, puisque la force humaine était insuffisante, l'intervention infernale devenait manifeste. C'était du moins ce que les pêcheurs et les paysans ne manquaient point de conclure après des dissertations interminables et d'une logique un peu douteuse.

Ajoutez à cela que, rien dans la dernière période de vingt-cinq ans écoulés, la foudre était tombée quatre fois sur le faite aigu de la tour, et vous comprendrez facilement la terreur superstitieuse que cette vieille et inhospitalière construction inspirait aux riverains, terreur qui lui avait valu la sinistre appellation de *Tour maudite*.

Cependant la *Tour maudite* (que nous désignerons désormais ainsi) avait été habitée autrefois.

Ceci était un fait incontestable.

Quelques hardis marins s'étant hasardés jusqu'à pénétrer dans l'intérieur, non sans force signes de croix, avaient vu, dans l'un des angles de l'unique pièce qui se trouvait au premier étage, un bois de lit grossièrement construit, recouvert d'un amas de paille à moitié pourrie.

En outre, il était évident qu'on avait longtemps allumé du feu dans la cheminée, et, enfin, quelques ustensils de ménage, en fer et d'une forme tout à fait primitive, étaient disséminés çà et là sur les dalles ou accrochés le long des murailles à des clous rongés par la rouille.

Les explorateurs audacieux de qui l'on tenait ces détails acquirent une véritable célébrité dans tout le pays comme des modèles d'héroïsme, mais personne ne se trouva le courage de suivre leur exemple.

Le plus pauvre des pêcheurs d'Etretat ou des paysans des environs aurait préféré, et de beaucoup, se trouver littéralement sans asile plutôt que de chercher un abri dans les vieux murs de la *Tour Maudite*.

Rien ne troublait donc celle-ci dans sa solitude et dans son isolement sinistres.

Elle appartenait sans conteste aux essaims de corneilles et de goélands qui nichaient dans les embrasures de ses étroites fenêtres et dans les fissures de ses murailles.

Les bateaux de pêche décrivait un large circuit, plutôt que de s'en approcher en rentrant dans la baie.

Quelques marins, retenus pendant vingt-quatre heures à deux ou trois lieues au large par les vents contraires, affirmèrent, à leur arrivée, qu'ils avaient vu des rayons lumineux filtrer à minuit à travers les meurtrières et se projeter sur les flots.

Justement, la nuit en question était celle du samedi.

On décida que la *Tour maudite* devait être un lieu de rendez-vous pour les habitués du sabbat.

Peu s'en fallut qu'à cette occasion deux vieilles femmes ne fussent rôties toutes vives en un feu de fagots, comme véhémentement soupçonnées d'avoir chevauché sur un manche à balai.

Heureusement, l'accusation ne fut point prouvée de façon suffisante, et l'on se contenta de plonger dans la mer, par trois fois et la corde au cou, les pauvres sorcières innocentes.

Voilà où en étaient les choses, relativement à la *Tour maudite*, au moment où commence le prologue de ce récit.

Ajoutons seulement que, suivant la marche ordinaire des sentiments absurdes et irraisonnés, la terreur superstitieuse dont nous avons signalé les causes et les effets grandissait d'années en années, de jour en jour et, pour ainsi dire, d'heure en heure.

II.—IL N'Y A PAS DE FUMÉE SANS FEU.

Le 5 novembre 1710, la matinée était froide et sombre, le vent soufflait du large, la marée commençait à descendre, et des lames courtes et pressées venaient déferler sur le galet.

La mer était dure, sans être précisément *méchante*.

Une demi-douzaine de pêcheurs, vêtus de vareuses goudronnées, chaussés de longues bottes de cuir écu montant jusqu'au milieu des cuisses et coiffés de bonnets de laine écarlate, s'apprêtaient à mettre à la mer deux canots, afin d'aller *cueillir leurs corles*, c'est-à-dire lever leurs lignes dormantes qu'ils avaient tendues la veille au soir.

Tout à coup l'un d'eux, jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, donna des signes manifestes de la plus profonde stupeur.

Il laissa tomber les avirons qu'il portait sur son épaule droite.

Il poussa une exclamation inarticulée et joignit ses deux mains après les avoir élevées au-dessus de sa tête.

—Eh bien, Tranquille, qu'est-ce qu'il y a donc, mon garçon ?

—demanda un autre pêcheur dans cet horrible patois normand dont nous n'obséderons pas nos lecteurs sous prétexte de couleur locale.

Le jeune homme ainsi interpellé ne répondit pas d'abord.

Le vieux marin répéta sa question, accompagnée d'un assez joli coup de poing appliqué entre les épaules de celui à qui elle s'adressait.

—La *Tour Maudite*!... la *Tour Maudite*!... —balbutia Tranquille.

—Eh bien, quoi ?

—Regardez... .

Les regards se tournèrent aussitôt vers le point désigné, et un étonnement non moins manifeste que celui du jeune pêcheur arrondi aussitôt tous les yeux et agrandit toutes les bouches.

Un mince filet de fumée blanchâtre s'élevait au-dessus du toit de la *Tour Maudite*, tranchant sur le ciel gris et se perdant en zigzags capricieux.

Quoi de plus simple en apparence ?

Quoi de plus terrible en réalité ?

Cette fumée inoffensive prenait pour les pêcheurs des proportions tout à fait fantastiques.

D'après leurs idées, ils ne pouvaient conclure en effet que deux choses :

Où la *Tour maudite* cessait de faire mystère de son infernale origine et devenait, d'une façon authentique et irrécusable, un soubirail de l'enfer.

Où bien la sinistre demeure avait reçu un hôte pendant la nuit précédente, et alors quel pouvait être cet hôte ?

Tous les pêcheurs se posaient cette question.

L'un d'eux, par une sourde exclamation échappée à la terreur, se chargea d'y répondre.

1. Tous les mots soulignés dans notre récit sont des termes empruntés au langage usuel des pêcheurs de Normandie.

—C'est le diable?... s'écria-t-il.

Cette solution trouva de l'écho.

Les cinq autres voix répondirent : —C'est le diable!...

—Par la *Notre-Dame de Fécamp*!... —dit au bout d'un instant de silence un vieux marin, dont les cheveux blancs comme de l'argent tranchaient d'une façon vigoureuse sur son visage dur et hâlé, qui avait les tons chauds du cuivre rouge, — nous sommes dans une belle passe, foi, mais si le diable vient comme cela s'établir chez nous!

—Ainsi, père Denis Coquin, —demanda le jeune Tranquille, — vous êtes comme nous, vous croyez que c'est le diable?...

—Eh! qui veux-tu que ce soit, mon garçon?... Est-ce qu'une créature humaine raisonnable et craignant Dieu consentirait à passer une nuit dans la *Tour Maudite*, et à y allumer du feu... quand bien même ça devrait être pour sauver sa vie?...

—Grand Dieu, non!... —répondirent les pêcheurs d'un air convaincu.

—Pour ma part, —reprit le Père Coquin, —je répondrais bien que ce que nous voyons là-bas est mauvais signe pour le pays... Il arrivera plus d'un malheur dans Etretat cette année, mes enfants... Les roches déchireront nos filets, le vent chavirera nos barques, le feu brûlera nos chaumières, la maladie tombera sur nous et sur nos enfants comme la misère sur un pauvre homme... .

Le vieux pêcheur s'interrompit pour reprendre haleine.

—Ah! d'abord, —s'écria un autre marin, Zéphyr Samson, profitant de cette minute de silence pour s'emparer de la parole, — ah! d'abord, ce n'est pas moi qui voudrais mettre mon canot en mer, tant qu'on verra fumer la cheminée de la *Tour Maudite*... oui, quand bien même on m'offrirait de me donner en mariage la fille du roi, ou, à mon choix, cinq cents pistoles... .

—Ni moi... .

—Ni moi non plus! —dirent les uns après les autres tous les pêcheurs.

—Allons, rehaïssons nos canots sur le galet... .

—C'est ça; mais qu'est-ce que vont devenir nos *cordes* ?

—Elles deviendront ce qu'elles pourront... Mieux vaut les perdre que de risquer d'avoir le cou tordu, ou de chavirer en pleine mer, ce qui ne manquerait pas d'arriver... .

—Oh! certainement!... .

—Pourtant, —hasarda un grand et beau garçon de vingt à vingt-deux ans, marin intrépide, hardi pêcheur, ne redoutant ni la bourrasque, ni la tempête, n'ayant peur d'âme qui vive, et ne craignant rien que Dieu et le diable, —pourtant, si la *Tour Maudite* continue à fumer seulement pendant une quinzaine de jours, nous ne pourrons pas nous laisser mourir de faim, et c'est ce qui arrivera si nous ne pêchons plus... .

—Eh! —s'écria le père Denis Coquin avec une sorte de colère, —tu en parles bien à ton aise, toi, Alain Poulailleur!... Voyons, sais-tu un moyen d'empêcher le diable de garder la *Tour Maudite* ?... .

—Sans doute, —répondit froidement Alain.

—Et ce moyen, quel est-il ?

—C'est de l'en chasser... .

Le vieux père Coquin haussa les épaules.

—L'en chasser!... répéta-t-il. —Fais-moi donc le plaisir de me dire un peu comment on s'y prendra, pour l'en chasser?...

—Sera-ce toi ou moi, par hasard, qui nous en chargerons?...

—Ni vous ni moi, père Coquin.

—Eh! qui donc ?

—M. le curé.

Tous les pêcheurs se regardèrent.

Cette idée si simple n'était venue à aucun d'eux.

—Oui, M. le curé, —reprit Alain Poulailleur, —lui qui n'a plus peur du diable que je n'ai peur, moi, d'une *charrouille*! Avec quelques paroles de son gros livre de messe et avec quelques gouttes d'eau bénite, vous verrez s'il n'éteint pas le feu qui fait cette fumée, et s'il ne noie pas dans la mer celui qui a allumé ce feu... .

—Il a, ma foi, raison!... s'écria le père Coquin. —C'est drôle, je n'avais pas pensé à ça, moi... .

—Allons chercher M. le curé, —dit Zéphyr Samson.

—Il ne pourra pas venir tout de suite, —répondit Alain.

—Et à cause?...

—A cause qu'il est à l'église dans ce moment-ci... la messe sonnait comme nous arrivions sur le Perrey.

—Eh bien, allons à l'église... nous entendrons la messe et nous ramènerons M. le curé avec nous... .

Cet avis ne rencontra pas d'opposant.

Les six pêcheurs rentrèrent dans le village, se dirigeant vers l'église, qui est située à plus d'un quart de lieue du bord de la mer, et, chemin faisant, ils s'arrêtaient à la porte de chaque chaumière, racontant l'événement étrange qui jetait le trouble et la terreur dans tous les esprits.

Bientôt le village entier fut averti de ce qui se passait.

En moins d'un quart d'heure, la plage était couverte de monde.

S'arrêter à chaque pas n'est point le moyen d'aller vite; aussi nos pêcheurs arrivèrent-ils à la porte de l'église au moment où le curé en sortait, après avoir terminé sa messe.

Ce prêtre était jeune encore, de haute taille, d'une belle et noble figure.

Il nous suffira, pour le décrire au moral, d'ajouter qu'il consacrait sa vie à la pratique ardente des trois vertus théologiques : la foi, l'espérance, la charité.

Quant à son instruction, elle était sérieuse et profonde; ce qui est assez dire que son esprit restait inaccessible aux superstitions vulgaires qu'il s'efforçait de détruire, mais sans grand succès, dans la cervelle étroite de ses paroissiens.

Ce point était le seul sur lequel l'abbé Bricord rencontrât dans le pays une résistance opiniâtre.

Lorsqu'il s'efforçait de démontrer aux pêcheurs et aux paysans l'absurdité palpable de certaines croyances fortement enracinées, ses interlocuteurs l'écoutaient en silence, ne répondant à ses arguments que par quelques membres de phrase dans le genre de ceux-ci :

—Ah! dam!... je ne dis point non, monsieur le curé... .

—Ou bien : —Ça se pourrait bien que vous auriez raison tout de même... .

Où encore : —Oh! vous en savez plus long que nous là-dessus, vous qui êtes un savant, monsieur le curé... .

Et malgré la logique irrésistible du jeune prêtre, leurs convictions restaient dans leur esprit, solides et inébranlables comme la roche granitique sur laquelle était assise la *Tour Maudite*.

Persuadé désormais de son impuissance à l'endroit des superstitions villageoises si profondément enracinées, l'abbé Bricord avait fini par prendre son parti, et il n'entamait plus de discussions sans résultat et dans lesquelles il risquait souvent de voir la patience lui échapper.

—La nuit est trop épaisse encore dans ces pauvres intelli-